N° 45 SAMEDI 25 JUIN 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

MISSIONS SAINT-SIMONIENNES.

MISSION DU MIDI.

PRÉDICATION DE JEAN REYNAUD, A LYON.

La société se trouve aujourd'hui dans un fatigant état d'incertitude et d'agitation ; et votre empressement à venir écouter nos paroles prouve suffisamment que vous-mêmes, sans le ressentir bien nettement peut-être, êtes cependant profondément atteints au cœur de dégoût et de nausées, au milieu de ces vagues balancemens qui tiennent le vaisseau de l'état arrêté et suspendu en sa route. Que la société soit en marche, c'est aujourd'hui une de ces grandes vérités palpables aux sens les plus grossiers, et elle est tombée dans le domaine banal des connaissances données à tous. Les enfans, sur les bancs de leurs écoles, l'apprennent en respirant l'air qui les entoure, et sans que nul la leur enseigne ; et à ceux qui, pour retenir en leur chute leurs dogmes religieux, voudraient nier ce grand mouvement, on ne pourrait que répondre comme Galilée, indiquant du doigt la terre : oui, la société est en marche, et c'est une des grandes découvertes des temps modernes!

Mais où donc se dirige ce vaisseau, qui depuis tant de siècles vogue sur la grande mer, tantôt, par un ciel orageux, menacé et battu par la tempête ; tantôt, par un ciel pur, nageant majestueusement sur les eaux ?

Ce n'est que d'hier que nous avons reconnu son sillage. Quelle route avons-nous donc parcourue depuis ces mystérieux rivages, d'où la Providence a lancé nos pères au milieu de cet océan qui se fond avec le ciel dans un horizon sans limites?

Un vent inconnu et que nul ne sent nous pousse et nous entraîne : comment donc orienter les voiles et

manœuvrer la barre pour avancer sans péril et sans secousse?

Alors exhumant dans les traditions de nos pères le récit du voyage, nous vous avons montré le vaisseau, à travers toutes les variations des temps passés, marchant toujours sans jamais dévier; nous vous avons montré dans l'éloignement la brillante et lumineuse constellation qui le guide; à travers les vapeurs de l'air, vous avez aperçu de délicieux paysages se dressant devant vous à l'horizon; et quoique notre route nous y porte, vous ne pouvez vous résoudre à penser qu'il soit possible à l'humanité de les atteindre, tant ils sont chose magnifique et semblable aux songes rêvés dans la sérénité d'un sommeil de jeunesse.

Vous dites qu'il faudrait des hommes *parfaits*; mais à cela nous répondons que les hommes SE PERFECTIONNENT chaque jour et grandiront bien plus vite quand ils verront que de leurs PROGRÈS dépend leur BONHEUR. Vous dites que cet avenir est bien *éloigné;* mais à cela nous répondons, qu'il dépend de nous de *rapprocher* l'avenir en marchant à lui, et que d'ailleurs à mesure qu'on approche du rivage, l'air est plus frais et la mer plus calme. Vous dites que ce serait vouloir le paradis sur la terre; mais nous répondons qu'il suffit de croire en Dieu, pour ne pas douter qu'il ne destine l'humanité au bonheur, et que, pour l'y conduire, il n'a pas besoin de lui faire abandonner cette terre qu'elle habite.

Je vous ai montré, à travers les grands événemens de l'histoire, les nations tendant sans cesse à l'association, se communiquant mutuellement leurs progrès; je vous ai montré les hommes, sous l'influence de la parole évangélique, oubliant peu à peu leurs antiques *rivalités* patriotiques pour ne plus se rappeler que leur *fraternité* et leur communauté d'intérêts, et je vous ai fait voir qu'en Europe, pour les réunir tous en une vaste association *pacifique*, il ne s'agissait vraiment plus que de répandre un principe propre à engendrer une constitution générale, et puis de laisser tomber quelques vieux trônes croulant d'eux-mêmes.

Je vous ai montré la faculté laissée à quelques hommes d'*exploiter* d'autres hommes allant sans cesse en décroissant, les *privilèges* transmis par l'*héritage* tombant d'âge en âge jusqu'à n'être plus applicables qu'à la propriété des *instrumens de travail*, les droits politiques donnés au *hasard de la naissance* se restreignant de jour en jour; et je vous ai fait voir que rien n'arrêtait notre marche vers un état où aucun homme n'exploiterait d'autres hommes, où chacun serait RÉTRIBUÉ SUIVANT SON TRAVAIL, où chacun serait ATTRIBUÉ SUIVANT SON PROPRE MÉRITE.

Je vous ai montré les religions des peuples se groupant de plus en plus autour d'une même conception de la Divinité, et n'étant réellement différentes que parce qu'aucun des dieux qu'elles avaient consacrés jusqu'ici n'était vraiment le Dieu UNIVERSEL; je vous ai montré comment la volonté providentielle, étant l'amélioration de la société sous tous les rapports, couvrait de sa sanction divine tout ce qui conduisait à ce but en MORALE, en *science*, en *industrie;* comment aucune des religions passées ou existantes n'avait aujourd'hui puissance d'accomplir cette tâche immense, et comment arrêtées en leur marche, elles laissaient la tête de l'humanité leur échapper et se jeter en avant, au hasard et à l'aventure. Alors je vous ai fait voir un Dieu éblouissant d'amour et de majesté, expliquant par son unité et sa variété INFINIES tous ces dieux que l'humanité avait successivement adorés, embrassant tous les hommes pour les améliorer sans relâche, résumant dans sa religion toutes les forces propres à les amener à une association universelle fondée sur la rétribution suivant les œuvres et l'attribution suivant la capacité, et ne reconnaissant en dehors de sa loi toute-puissante ni César ni sa vieille politique.

Après avoir ainsi examiné les formes qu'ont successivement revêtues dans le passé ces grandes inspirations qui sont la vie des sociétés, et indiqué la transformation définitive à laquelle elles sont appelées, nous nous résumerons en considérant plus particulièrement la position transitoire que la société occupe aujourd'hui. L'humanité s'ébranle pour marcher en avant, il importe pour assurer sa route que son point de départ soit nettement établi. Le présent, dit Leibnitz, est fils du passé et gros de l'avenir.

Le principe MORAL est la source et la base de toute religion, en lui est la vie et l'empreinte divine par excellence; il s'épanche largement sur les hommes par le *dogme* et le *culte* qu'il entraîne toujours à sa suite et qui lui servent d'escorte majestueuse. Cette morale n'est autre chose que les rapports qui, aux divers âges du développement de l'humanité, doivent exister entre tous ses membres pour favoriser le progrès. La morale chrétienne qui enseignait aux hommes une *égalité* toute *spirituelle*, un amour d'une pureté toute *mystique*, unissant les âmes en Dieu et laissant en dehors de lui l'association *matérielle*, la morale chrétienne a terminé le grand enseignement qu'il lui avait été donné de faire à l'humanité; avec le travail qui devait entretenir l'activité du principe évangélique, et lui donner chaque jour une nouvelle vie, est tombé l'édifice immense du catholicisme. Les prêtres n'alimentent plus leur parole qu'avec les sucs aigris d'un *culte* et d'un *dogme* épuisés; ils n'ont pas vu que pour rester dans les voies de la Providence, il ne faut pas s'arrêter à prêcher aux pauvres qu'ils sont les enfans chéris de Dieu, et qu'ils doivent savoir *supporter* patiemment les misères de cette vie *matérielle*, mais qu'il faut prêcher aux pauvres et aux riches que l'ASSOCIATION doit être fondée *sur la terre*, et que dès aujourd'hui la MORALE des hommes doit avoir pour but, l'amélioration sous le rapport *physique* aussi bien que sous le rapport *intellectuel* de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; que c'est uniquement en agissant dans cette direction, en se dévouant à cette cause sacrée que les hommes sont saints, et non en consumant leurs journées dans l'oisiveté d'une église et l'égoïsme d'une prière. Le temps de ceux qui veulent être fidèles à la volonté divine est précieux, car la misère est grande; et pour la chasser à jamais des sociétés humaines, il y a bien des travaux à faire, des tâches à remplir; ce n'est point par les impuissantes aumônes d'une charité chrétienne que l'on comblera ce gouffre où s'engloutissent tant d'hommes pauvres; il faut pour les tirer de l'abîme les associer à une organisation de travail mieux conçue, et les confier pour leur rétribution, non à une vague compassion touchée de leur

misère, mais à une équitable justice récompensant leurs œuvres.

Les hommes étendent leurs sympathies et leurs lumières; et à mesure qu'ils se développent, appréciant plus nettement l'impuissance sociale et individuelle de la parole de leurs prêtres, ils s'échappent du domaine de l'église, délaissent ses préceptes et confondent trop souvent dans l'oubli de leur catéchisme d'enfance les traces de morale perdues pour eux au milieu des pratiques du culte et des enseignemens du dogme, au lieu de chercher, en suivant ces traces jusqu'aux limites du terrain sur lequel elles étaient empreintes, à découvrir la voie *nouvelle* où doit entrer l'humanité. Pour conserver son empire, le clergé est réduit à s'entourer de ténèbres et de violence; épouvanté par les ravages de cette insurrection qui pousse les hommes en dehors de sa religion, sans leur fournir une autre morale qui puisse les guider plus sûrement et plus utilement, pour le bien de tous, il est forcé pour maintenir ses mystères nuageux à lutter contre la lumière qui les dissipe; et, convaincu par l'exemple des peuples peu avancés, il demande contre l'impiété des secours à l'ignorance et à la brutalité, comme si la loi religieuse chez les hommes devait avoir besoin de pareilles garanties.

Les besoins nouveaux débordent cette antique religion devenue impuissante à les satisfaire; les nécessités politiques, divisant l'Europe par *nations*, mettent l'empreinte de leurs limites jusque sur l'unité *catholique* qu'elles obligent à se prêter à leurs exigences; et, se parant encore du nom de *chrétiens* nuancé par leur nom de *patrie*, les peuples déchirent cette tunique sainte et s'en partagent les lambeaux. Oubliant que Dieu commande aux hommes la paix et l'amour, et ne leur connaît de patrie que le monde, les rois, dans leurs guerres impies, trouvent des prêtres qui, fonctionnaires rétribués de leur trésor, bénissent leurs sanglans drapeaux, appellent la faveur céleste sur des armes destinées à lutter contre la marche providentielle de l'humanité, et blasphèment en conservant à un Dieu de PAIX le nom *outrageant* de Dieu des ARMÉES. Le chef spirituel de l'association catholique, qui autrefois étendait sur le monde connu son immense autorité, disposait à son gré des couronnes de la terre, partageait les peuples, et de sa seule parole faisait et défaisait les rois, image vivante du maître du ciel, légitime dépositaire de la toute puissance, le pape, réduit aujourd'hui à vivre, sur les débris de sa cour ruinée, des fermages d'une terre misérable que la compassion des rois a bien voulu laisser à sa débile vieillesse, le pape n'a aujourd'hui une place sur la terre que parce que l'intervention intéressée de l'Autriche est venue secourir de sa force *matérielle* son autorité *spirituelle* défaillante, et aider de l'énergie des canons de son artillerie l'impuissance des foudres du Vatican.

Voilà donc à quel abaissement sont tombés de conclave en conclave ces héritiers des apôtres, qui, sortis de l'obscurité des catacombes, avaient élevé leur trône sur le Capitole et promené leurs sandales sur la tête des rois; leur parole donnait la loi au monde, et les peuples, les yeux tournés vers la ville sainte, se prosternaient avec piété devant sa domination toute de paix et d'amour. Aujourd'hui, entouré de sujets qui se révoltent contre sa dégradante tyrannie, tremblant et appelant à l'aide, le pontife pousse des cris dans sa détresse profonde, et les chrétiens faisant alliance, de cœur du moins, avec les Romains rebelles, demeurent spectateurs de la lutte, et, proclamant par la bouche des rois la *non-intervention*, exigent qu'on laisse le vieillard se débattre avec ses sujets, sûrs de la victoire, s'ils n'ont à vaincre que leur maître; et lui, traîtreusement soutenu, au mépris des traités, par le dernier représentant de la féodalité, se rassied à grand merci pour l'Autriche, sur sa chaire tremblante, et reprenant le cours de sa souveraineté pontificale, associe d'une sanglante manière la hache du bourreau à l'exécution de son commandement évangélique.

Certes, l'agonie est délirante; la religion du Christ en est venue, dans sa marche chancelante, à demander pour se soutenir l'appui des armes! Sa tête fatiguée se penche, et pleine d'amertume dans sa dernière heure, elle aussi peut lever les yeux vers le ciel, et demander: Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Elle succombe, et au lieu de paroles d'allégresse et de reconnaissance, voici par quels tristes accens de douleur le successeur de saint Pierre signale son avénement à la suprême puissance et annonce hautement aux fidèles, comme pour les toucher de compassion et de miséricorde, la désastreuse décadence de leur Église:

« Les liens de l'unité se relâchent de jour en jour; l'autorité de l'Église est méconnue; les ministres des choses saintes sont un objet de haine et de mépris; les préceptes les plus sacrés sont violés; les pratiques saintes sont un sujet de moquerie, et tous les enseignemens sont assimilés à de vieilles fables et à de vaines superstitions (1). »

En vérité, après de telles paroles émanées de la bouche du souverain pontife, je n'ajouterai rien pour constater ce fait patent aux yeux de tous, mais je demanderai comment se rattacheront ces liens de l'unité qui se relâchent de jour en jour; comment, après tant d'humiliation et de faiblesse reviendra cette gloire et cette puissance des temps passés, comment se rallumera dans les cœurs cette foi qui s'y éteint d'heure en heure. Depuis long temps la ruine était imminente, et l'édifice catholique, au milieu du torrent des peuples se précipitant vers l'avenir, s'ébranlait. Pour le maintenir, une illustre compagnie se présenta qui entreprit d'accorder ce que demandait l'*immuable* parole de la loi et ce que réclamait l'impérieuse volonté de la société perfectible remplie d'une prodigieuse ardeur; par la grandeur de la tâche qu'elle s'était imposée, et douée d'une inaltérable persévérance, elle se répandit dans le monde avec une activité immense; ne comprenant pas une société Européenne indépendante du patronage des successeurs des Césars, elle fit alliance avec les rois pour s'associer avec eux dans l'exploitation des peuples. Asservissant les princes à leur tribunal par la confession, enseignant à la fois le respect de leur nom et l'observation de leurs principes dans leurs nombreux colléges qui aspiraient au monopole, s'insinuant jusqu'au cœur du foyer domestique par leurs secrètes affiliations, étendant leur action jusque dans les

(1) Lettre encyclique du pape Pie VIII.

contrées les plus ignorées de l'Asie par leurs comptoirs et leurs missions, les jésuites marchèrent audacieusement, prétendant emprisonner la terre dans le captieux réseau de leur Société. Certes, ils ne flétrissaient pas la *science*, et se partageant habilement ses rameaux les plus riches, ils contribuèrent eux-mêmes à son agrandissement; ils ne repoussaient pas l'*industrie*, et faisant au monde sa part de jouissances, ils laissèrent aux anachorètes la rigidité du désert; ils profitaient habilement de l'influence des *beaux arts*, et les prenant sous leur direction, unissaient dans leurs écoles l'enseignement du théâtre à celui de la chaire; mais ils voulaient agir sur la société *matérielle* dans toutes ces directions en se servant de l'autorité de la parole évangélique, dont ils se disaient les fidèles sectateurs. Une médiation entre cet empire que Jésus avait déclaré être celui de Satan, et cet empire tout spirituel qu'il s'était réservé, ne pouvait avoir ni franchise ni vérité. Accusés de fraude, parce qu'en leur fausse position il leur fallait chaque jour tromper; taxés d'hypocrisie et de mensonge, parce qu'ils étaient réduits à ployer et à mentir; d'ambition, parce qu'à leur Société, qui avait une loi et un intérêt particulier, ils voulaient soumettre la société tout entière; flétris par l'opinion publique, condamnés à voir leur nom servir d'injure jusque chez les chrétiens, les jésuites, impuissans à soutenir la tâche monstrueuse qu'ils avaient entreprise, ont succombé. Ils ont rempli le rôle qui leur avait été destiné dans l'histoire du catholicisme, et repoussés de toutes parts, ils se rallient aujourd'hui autour de la papauté expirante. Il semble que Dieu, avant d'envoyer au monde une religion nouvelle, ait voulu lui montrer par ce grand exemple que la parole du Christ avait accompli son œuvre, qu'elle ne pouvait se prêter aux mouvemens actuels des sociétés, et que le jour était venu où une destination nouvelle allait être enseignée à l'humanité. La religion du Christ, après avoir vécu dix-huit cents ans, est descendue au tombeau, et la terre est demeurée un instant dans l'obscurité et dans les ténèbres; mais la religion, fille de Dieu est immortelle, et voilà que, soulevant la froide pierre du sépulcre où ses vainqueurs se croyaient assurés de la tenir renfermée, elle se lève pleine d'une vie *nouvelle*, et dans son éclatante *transfiguration* elle apparaît toute radieuse sur le monde.

Les paroles qui fécondent l'humanité pour un nouveau progrès sont simples et faciles, mais elles sont effervescentes de développemens et de conséquences. Les hommes, avait dit JÉSUS, doivent se conduire comme des *frères* les uns à l'égard des autres : de ce précepte est né la religion chrétienne, et depuis dix-huit cents ans tous les grands mouvemens du monde. Les hommes, dit SAINT-SIMON, doivent se conduire comme les membres d'une même *famille* les uns à l'égard des autres; et ce précepte fonde sur la terre un ordre et une harmonie dont la réalisation *pratique* ne pouvait appartenir à l'égalité évangélique.

Avec notre morale nous pouvons faire le bonheur sur la *terre*, que dès lors nous ne *réprouvons* plus comme un lieu de misère. Le temps d'épreuve est fini pour l'humanité : nous pouvons répartir avec justice les jouissances matérielles, et appeler tous les hommes au partage des richesses, en retour de leur travail : dès lors nous repoussons la pauvreté, parce que nous repoussons l'oisiveté. Nous pouvons, sans sortir de notre religion, fonder un ordre social embrassant tous les modes d'activité; dès lors nous repoussons les droits de César, parce que, membres d'une même famille, nous nous constituons sur la CAPACITÉ et non sur la NAISSANCE. Nous appellons toutes les races, tous les peuples, non pas à une *fraternité* toute spirituelle, mais à une *parenté* véritable : dès lors nous brisons les barrières qu'ont élevées les rois, car il n'y a sur la terre que des hommes, et point de nations. Nous prêchons, non pas une charité s'exerçant par l'aumône, mais une charité qui, par une route nouvelle, s'exercera à faire disparaître l'aumône; nous prêchons aux hommes, non pas un amour se répandant sur les autres hommes avec une *égalité* uniforme, mais un amour se témoignant à ceux qui leur sont SUPÉRIEURS en capacité par la soumission et la confiance, à ceux qui leur sont ÉGAUX en capacité par l'émulation et la fraternité, à ceux qui leur sont INFÉRIEURS en capacité par le dévoûment et le désir de les élever sans cesse. Voilà la morale qui découle de cette idée religieuse, que l'humanité est une grande et sainte FAMILLE, et ses applications s'étendent avec la même facilité et la même générosité aux rapports *individuels* des hommes, et aux rapports *politiques* des nations.

Cette religion, par son caractère de grandeur et de sainteté, convainct les esprits et entraîne les cœurs; et, née d'hier, elle rallie déjà autour de sa lumière une foule d'hommes jeunes et pleins d'ardeur, unis par l'affection des mêmes idées, le zèle du même but, l'enthousiasme du même amour pour l'humanité; marchant de tous leurs moyens et de toutes leurs ressources à la propagation de leurs doctrines; poussant chaque jour du même tronc, dans les provinces françaises et étrangères, de nouveaux rameaux; étendant et augmentant sans relâche leur association, et présentant dès aujourd'hui le spectacle nouveau d'une société pleine de vie et d'activité, inébranlable dans l'accord et l'harmonie de sa hiérarchie, quoique sa constitution ne soit fondée ni sur la *naissance*, ni sur la *force*, mais uniquement sur le *mérite*, l'*affection* et la *confiance*. L'ambition qui nous anime, nous pouvons la proclamer hautement et l'écrire partout, c'est l'ambition progressive d'améliorer, sous le rapport MORAL, *intellectuel* et *physique*, le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, à laquelle nous sommes voués; car là se confondent notre politique et notre religion.

Avant de dire quelle est la lumière que répand dès aujourd'hui la religion Saint-Simonienne sur cette tourmente révolutionnaire où s'agite l'Europe entraînée par sa marche hors du système religieux et politique du moyen âge, il convient de promener un regard rapide sur ces partis qui luttent et s'entre-choquent confusément, et qui tous, ballotés aux mouvemens de leur polémique journalière, songent à peine à dissiper ou à sonder ces nuages qui enveloppent l'avenir réservé aux sociétés humaines. La crise est fatigante, et les remèdes qui doivent ramener le calme et la tranquillité sont encore inconnus à l'immense majorité; mécontens du présent qui les blesse, inquiets de l'avenir, parce qu'ils croient en voir l'image dans les désordres du passé, quelques-uns rêvent de rendre à la société l'ordre qu'elle a renversé; d'autres, trop ennemis du passé

pour vouloir y revenir complétement, trop méfians de l'avenir pour vouloir marcher en avant, se déclarent stationnaires et demeurent cramponnés au présent, malgré la tumultueuse agitation à laquelle il leur est impossible d'assigner un terme; il en est enfin qui, adversaires de tout mouvement rétrograde, pleins de dégoûts pour l'incertitude et de mépris pour l'impuissance, se jettent aux mouvemens populaires, sans trop prévoir l'avenir et les moyens, mais entraînés par leur sympathie pour les masses, et confians comme d'instinct dans l'espoir de leur amélioration.

Les principes du passé sont irrévocablement brisés; mais aucun principe nouveau, capable d'enfanter l'ordre, et puisé dans des vœux d'avenir ne s'est encore répandu, attirant autour de lui le dévoûment et l'affection des sociétés. L'état de lutte commencé en 89 ne s'est point encore apaisé pour faire place à une marche paisible de perfectionnement. Menacée par le souvenir du passé, la nation reste en armes contre lui, en garde et en alerte jusqu'en un jour de paix, se ralliant autour de ce mot de liberté, qui n'est que la négation de l'ordre du passé; car la liberté c'est le droit de faire ce qui n'est pas contraire à l'ordre, et ce n'est pas elle qui se charge d'enseigner quel est cet ordre.

Depuis quarante ans la politique intérieure déploie de grandes luttes et de grandes fluctuations autour de ces deux drapeaux : *légitimité du roi*, *souveraineté du peuple*; concentrant ses masses incertaines tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Pendant 25 ans l'antique légitimité, flétrie jusque chez les nations étrangères par la propagande révolutionnaire de Napoléon, s'était cachée dans l'exil et le silence, conservant parmi nous si peu de partisans, que le nom de ses tranquilles émissaires ne s'est gardé que dans le souvenir. Enfin, ramené chez nous parmi les bagages des armées que le Nord accumulait contre le gigantesque enfant de la révolution, le vieux drapeau de la féodalité se dressa de nouveau sur la France comme pour assister aux sanglantes funérailles que les rois coalisés venaient faire aux derniers défenseurs du drapeau tricolore. Tenue 15 ans dans l'ombre de cette royale bannière, la France sembla s'assoupir, fatiguée de travail, épuisée de merveilles. A peine restait-il quelques hommes qui, fidèles dépositaires des opinions que, du haut de la tribune nationale, la puissante énergie de leurs pères avait envoyées dans le monde; qui, entraînés par leur ardeur de mouvement, leur exécration passionnée du régime féodal leur humiliation d'un joug imposé par l'étranger vainqueur, osèrent protester contre cette flétrissante tentative de rétrogradation, et conspirer sa ruine avec une audacieuse persévérance. Le parti politique le plus puissant se concentrait autour de cette charte que du haut de sa magnificence l'*auguste* restaurateur de la monarchie avait *daigné* laisser tomber sur ce peuple, héritage légitime de la *noble* famille. Parmi les mandataires de la nation, il en était bien peu qui, à cette époque, ne reconnussent quelque valeur à ses droits de souveraineté, et on eût vraiment dit à les voir que la faction du droit divin, sortant de la tombe, avait repris quelque réalité.

Cependant la restauration flottait incertaine; jetée comme une planche de salut entre la révolution et l'antique monarchie, elle chancelait sur ses bases, tantôt inclinant en avant, tantôt en arrière. Aucun but ne s'était ostensiblement découvert, et en langage parlementaire, il s'agissait seulement de *maintenir* la Charte, comme s'il était possible à un gouvernement de s'*immobiliser* et de s'étouffer toute vie pour se réduire lui-même à l'impassible stabilité d'une loi de marbre. Il fallait donc de toute nécessité que la royauté marchât vers le peuple, ou rétrogradât vers l'imitation de la féodalité, et à l'une ou l'autre de ces extrémités était un abîme qui devait l'engloutir. Entraînés par des noms orgueilleux, effrayés par des souvenirs de terreur, superbes de la gloire et de la puissance de leurs ancêtres, conduits par la dédaigneuse suffisance de quelques fils de famille, trompés par un clergé qui en était à oser jouer sa dernière partie, ces hommes qui, dans un exil de vingt-cinq années, n'avaient pas même su trouver une leçon d'expérience, et dont la tête était demeurée abaissée au niveau de l'adversité qui avait pesé sur eux; ces hommes osèrent, dans un jour d'arrogance, porter la main sur le peuple : ils furent frappés, et avec eux s'écroula l'antique légitimité.

Or il est bien évident que si le peuple (et par peuple nous entendons ceux qui TRAVAILLENT), que si le peuple qui, en général, apprécie peu les délicates nuances de la politique constitutionnelle, s'est levé en juillet, saisissant l'occasion, animant à sa manière des débats qui sans lui seraient demeurés législatifs, et décidant par son énergique volonté les grandes réformes sociales; il est bien évident que si le peuple éclatant ainsi a déchiré de ses mains, le contrat de la restauration, c'est que ce contrat ne lui convenait guère; car il n'y était question ni de ses intérêts ni même de son nom de travailleur. Une charte nouvelle lui a été offerte, et, calme après le combat, il attend l'avenir dans le silence : il attend, car il sait que si l'on peut détruire des choses grandes et stables en un jour, on ne construit pas en une heure des choses grandes et stables, il faut des journées de soleil pour réparer l'agitation et le désordre causés par l'orage! Espérons du temps, s'écriait-on, il nous amènera l'assurance de la paix, la tranquillité de l'intérieur, la prospérité du commerce, il nous amènera le développement de nos institutions. Certes le temps amènerait toutes ces choses; mais à la condition sans doute que les hommes se mettront en peine d'aider son action, de chercher comment on assure la paix, comment on calme l'intérieur, comment on active le commerce, comment enfin on développe progressivement les institutions.

Eh bien, les hommes qui s'occupent d'avoir une opinion sur ces importantes questions et de chercher à l'appliquer, couvrant la scène politique de leurs groupes bigarés d'une immense variété de couleurs, se jettent avec transport aux tourbillons de leur ardente polémique, et sont loin de se coordonner et de s'unir pour développer leur marche avec un même ensemble de mouvemens; ils veulent guérir la société de ce malaise qui la tient dans un état d'irritation qu'un rien soulève, mais au lieu d'arriver largement à ce qui fait la vie de la société, de remonter aux sources de son existence et de son activité, ils demeurent à la surface, *réglementant* quelques minces détails de l'organisation administrative. Le régime électoral est chose grave sans doute; il importe de désigner de la manière la plus avantageuse au bien général quels sont les hommes

qui présentent assez de garanties pour prendre part à l'action législative : la classification des citoyens en électeurs et en non-électeurs constitue dans les nations une importante division ; mais il en est une autre bien plus grande et bien plus digne d'attention, c'est la classification des citoyens en citoyens OISIFS et en citoyens TRAVAILLEURS. Les citoyens qui travaillent et produisent forment l'immense majorité, et ce sont eux qui, à vrai dire, constituent la nation, constituent le peuple, car en eux seuls est la vie et l'activité; que la loi dépouille donc son bandeau et comprenne que le travail n'est point une chose tellement individuelle, tellement de la famille qu'elle ne le doive point connaître, et que, s'appuyant sur cette division si large et si bien établie, elle déclare prendre en main les intérêts des classes LABORIEUSES qui sont aussi les plus nombreuses. Mais cette direction semble oubliée par tous ces partis politiques qui sont aujourd'hui en débats sur la France, et aucun ne propose une tendance bien nettement tranchée dans ce sens.

Les légitimistes, ne pouvant comprendre l'ordre hors de cette constitution détruite où est leur foi et leur amour, fermes dans leur espoir et leur conviction, conspirent vaguement un retour au passé désormais impossible; mais, refoulés dans le secret et le silence, osant à peine dresser quelques furtives bannières, se retirant dans l'asile de leurs foyers domestiques pour rendre à leurs idoles proscrites l'hommage de leur culte impuissant; se ranimant et s'enhardissant chaque jour, couverts de quelques voiles, ils se hasardent à élever leurs voix au milieu des discussions nées de leur défaite. Convaincus que la nation, en développant les conséquences des principes révolutionnaires, se verrait forcée de reculer devant leur application, ils unissent leurs pressantes instigations à celles des hommes du mouvement, parce qu'ils voient l'anarchie en avant, et qu'ils consentent à payer de la chance d'une seconde république ce qu'ils croient être l'assurance d'une seconde restauration. Mais en vérité le peuple fût-il disposé à oublier l'injure et à pardonner le sang, le peuple n'est point si dupe, qu'au milieu de leurs flatteuses paroles, il ne se souvienne que pendant quinze ans ils ont tenu le pouvoir, et que pendant quinze ans ils sont demeurés luttant contre son amélioration au profit de quelques priviléges. Leur règne est passé, les morts ne sortent point du tombeau.

Les hommes du mouvement, tourmentés par l'inquiet désir d'arriver à un ordre meilleur, profondément déçus dans les riches et brillantes espérances dont ils avaient un instant goûté l'ivresse lorsqu'en juillet ils renversèrent l'ancienne monarchie, luttent généreusement pour ressaisir une influence qui dès le lendemain du combat avait commencé à s'évanouir et à leur échapper. Vaguement séduits par ce mot *peuple*, pour lequel ils sympathisent sans l'avoir nettement précisé et clairement défini, ils rêvent pour ce peuple le bonheur dans l'exercice de la souveraineté, et déclarent prendre en main ses intérêts, voyant pour lui l'*amélioration* dans l'exercice des droits politiques et le partage des priviléges électoraux. Les partisans de cette opinion, en proclamant la négation du passé facilitent le progrès; mais uniquement préoccupés par la distraction de leurs guerres d'escarmouches, par quelques détails d'ornemens à ajouter à leur constitution, ils bornent à l'horizon rapproché d'une *pairie* leur conception de l'avenir, ne songeant point à affermir leur marche de tout ce que donne de vigueur et de résolution la contemplation d'un but imposant placé dans le lointain.

Parmi eux les plus fervens d'activité, les plus impatiens d'agitation rêvent la république ; car dans leur ambition de travail et de choses nouvelles, dans leur enthousiasme de liberté et d'indépendance, rien n'apparaît à leurs yeux avec une plus merveilleuse empreinte de grandeur et de poésie ; pleins de haine et de mépris pour la ridicule royauté de la restauration, peu soucieux du despotisme militaire de l'empire, ennemis ardens de la constitution féodale, oublieux des désordres de la république française, ignorans de l'avenir réservé aux sociétés humaines, ils remontent dans l'histoire des nations aux temps de Rome et d'Athènes puiser des modèles d'organisation sociale, comme si cette variation perpétuellement progressive de la civilisation humaine dans les mœurs et la religion n'étendait pas aux constitutions l'empreinte de formes toutes nouvelles. Au reste, pour tous ces hommes, le principe de la souveraineté du peuple n'est qu'un moyen pour arriver à un perfectionnement que réclament confusément toutes les sympathies; car l'urne électorale n'est point une urne renfermant le bien-être, portant à ceux dont elle s'approche l'*union*, l'*instruction* et la *nourriture*. L'immense majorité des hommes est en souffrance, et demande le repos pour vivre de son travail; l'immense majorité est dans l'ignorance, et incapable d'intervenir utilement dans la direction des affaires. Nous adjurons donc tous ceux qui ont en eux quelque sympathie, quelque intelligence, quelque force, de se réunir à une large et noble politique, et d'unir leurs voix à la nôtre pour réclamer cette grande direction que le génie révélateur de SAINT-SIMON signale le premier, en déclarant que toutes les institutions doivent avoir un but unique et bien formel, celui de l'amélioration MORALE, *intellectuelle* et *physique* des classes laborieuses, qui sont à la fois les classes les plus nombreuses et les plus pauvres.

Trompés par des études historiques, basées sur une conception trop restreinte, conduits par les conjectures illusoires qu'ils forment sur l'avenir qu'ils veulent en conclure, quelques hommes puissans de toute l'incertitude qui règne aujourd'hui dans la société, quelques hommes s'érigent en modérateurs du mouvement, prétendant le maintenir dans le cadre étroit de leurs théories philosophiques, ne comprenant pas que les mouvemens des nations ne se répètent jamais avec la même exactitude de ressemblance, parce que la morale des hommes est en PROGRÈS aussi bien que leur intelligence; ils redoutent par-dessus tout les tendances populaires parce qu'ils disent la France dans une position analogue à celle où elle se trouvait en 89, et qu'ils assignent à ses mouvemens la même conséquence ; prenant pour des révélations d'avenir des souvenirs de terreur, épouvantés par ce parallèle historique qu'ils craignent de voir se prolonger jusqu'au bout, ils cherchent dans l'histoire quelque autre révélation à copier, et, dans leur admiration de la Grande-Bretagne, séduits par l'analogie de la double chute des Stuart, de l'usurpation de Cromwell et de l'établissement de la mai-

son de Hanovre, ils prétendent assimiler la révolution de 1830 à la révolution de 1688, la jeune France à la vieille Angleterre, et calquer sur ce grossier canevas notre présent et notre avenir. Effrayés par ce dévorant principe de la souveraineté du peuple, qui surgit de toutes parts et bat leurs oreilles, refusant la tumultueuse activité de son intervention, ne pouvant croire à la stabilité d'un trône isolé sur cette base semblable à la mer, et sujette aux tempêtes, ils cherchent à l'assoupir, déclarant que ce n'est que d'âge en âge, et aux jours de rénovation des empires, que les hommes doivent évoquer cette grande ombre, et la tirer un instant de son éternel repos. Que le peuple n'exerce pas le pouvoir souverain, je le conçois et l'accorde volontiers; mais quels moyens proposent donc ces hommes pour faire que le peuple demeure dans son pénible travail, et n'élève plus cette voix tonnante qui ébranle les palais? Laisser le nom de travailleur dans l'oubli de leurs lois, imiter une constitution aristocratique et *quasi*-feodale, caresser uniquement les *privilégiés de la naissance*, les flatter et leur sacrifier toutes choses, abandonner dans le dédain et l'indifférence l'intérêt des classes prolétaires; en vérité, je ne sache pas qu'il soit dans l'histoire quelque fait qui enseigne que c'est ainsi que l'on assure la stabilité et le bonheur des sociétés. L'Angleterre est sous nos yeux avec un siècle d'existence de sa bienheureuse constitution; et certes, si la France devait marcher pendant un siècle pour arriver à un pareil excès de dégoûtante misère et de monstrueuse exploitation des hommes, il vaudrait mieux pour elle être prise d'immobilité, ou même chercher à fuir en arrière. Un peuple d'ouvriers actifs et industrieux, produisant tant de richesses qu'elles trouvent peine à s'épancher par le monde; travaillant sans relâche pour entretenir l'opulence de quelques hommes, propriétaires héréditaires des capitaux, noblesse pleine de morgue et d'égoïsme; travaillant sans relâche, tout ce peuple est réduit à des aumônes de paroisse pour soutenir sa vie. Non, l'Angleterre n'est point dans un état si florissant et si sûr qu'on puisse espérer nous séduire en nous offrant son exemple; riche comme cette île d'esclaves, elle aussi repose sur un volcan! Que les hommes qui se rattachent à ces professeurs et historiens doctrinaires, par crainte de désordres et par méfiance de l'avenir se rassurent, il est un grand moyen de maintenir l'ordre et d'embellir l'avenir, c'est de se vouer aux intérêts du peuple; car sans cesse améliorer son sort est le seul moyen d'améliorer sans cesse celui de la nation. Si vous voulez empêcher que le peuple des travailleurs vienne réclamer l'exercice de cette *souveraineté*, que vous avez authentiquement reconnue, déclarez et montrez que ce peuple est pour votre sollicitude la *souveraine* chose.

Au milieu des torrens politiques qui s'agitent et luttent entre eux, refusant les uns l'*ordre* qu'on leur offre, parce qu'ils veulent des *progrès*, refusant les autres le *mouvement* où on veut les entraîner, parce qu'ils craignent le *désordre;* au milieu de tout ce tumulte et de toute cette confusion, voyez la morale Saint-Simonienne apparaissant et versant sur ces questions embarrassées et diffuses les trésors de son abondante richesse.

Tous les hommes doivent vivre entre eux comme les membres d'une grande famille. Privilégiés de la naissance, vous qui par la faveur de votre position étendez votre influence à la marche des affaires et de la législation, est-il nécessaire que ceux qui gémissent dans les rangs inférieurs de la société arrivent en partage, avec vous, de vos droits politiques, pour entraîner le gouvernement dans les voies de leur amélioration? Ces lumières, cette intelligence qu'a développés chez vous les bienfaits de l'éducation, vous permettent de comprendre mieux que ces classes pauvres ce qui convient à leurs intérêts; n'agissez donc point d'une manière immorale en sacrifiant à vos intérêts égoïstes les pressans intérêts de ces hommes : ce sont vos enfans! Quel but plus beau vous proposer que de chercher à rendre leur vie plus douce, que de développer leur sympathie par votre dévoûment, leur éducation et leur perfectionnement par toutes les ressources de votre intelligence, leur bien-être par l'appui de votre force et de votre activité. Vraiment, si vous songiez à tous ces devoirs, vous balanceriez à faire porter sur ces gens si pauvres, qui, après vous avoir entretenu de leurs maux, ont si grande peine à alimenter leur triste famille, à faire porter sur ces pauvres gens une si lourde part du budget destiné à vos fonctionnaires et vos administrateurs. Quoi! des impôts sur le vin grossier du dimanche, des charges sur le sel, seul ornement de leur table frugale; des lois de douanes sur leur pain! Et vous, appliquant ici votre égalité si vantée, vous consentez généreusement à frapper du même tribut vos vins délicats et ce pain que l'usage admet à l'honneur de vos tables splendides; mais demeurant à l'écart pour cette multitude d'objets que consomme votre noble oisiveté, vous tenez soigneusement votre luxe à l'abri de toute atteinte fiscale. Si vous songiez que vous faites tous partie de la même famille, vous sentiriez que tous les enfans sont les vôtres, et qu'à tous vous devez une éducation susceptible de développer la capacité qu'en naissant ils ont apporté, comme une dette naturelle; après les avoir élevés et avoir ainsi mis en marche toute leur valeur, vous n'auriez point le cœur de les abandonner au milieu de la société comme des enfans perdus, sans état et sans fonctions, parce que leurs parens étaient sans fortune. Et si les capitaux vous manquent pour de telles choses, il n'y a ni injustice ni déraison, en vérité, à leur prélever un droit et une part sur tous ces instrumens de travail qui, par chance d'hérédité, tombent en des mains oisives ou incapables. Y aurait-il donc quelque chose d'absurde ou d'impraticable à effleurer l'héritage des atteintes d'un impôt de plus en plus pénétrant, commençant à la ligne directe? De ces produits accumulés se formerait un fonds commun sans cesse croissant, qui fournirait à l'industrie des classes pauvres et laborieuses l'aliment qui leur est nécessaire, sans les accabler sous la charge d'un intérêt rongeur. Dans toutes les directions, de larges voies vous conduisent vers ces masses souffrantes; quelles raisons alléguer pour vous refuser à ces nombreux développemens de notre morale religieuse? A quelle limite s'arrêter dans cette marche d'amélioration? Sur quoi baser le refus d'avancer? Certes, ce ne peut être ni sur l'impuissance, ni sur le droit de progrès, ni sur les craintes du désordre? Ralliez-vous donc, politiques de toutes les nuances, car ce n'est que par cette sainte et équitable direction que la politique peut prendre de la stabilité et de la grandeur.

Le précepte moral qui nous guide ne restreint pas son action religieuse aux rapports qu'établit parmi les hommes une charité bornée à quelques devoirs d'Église, il est universel et embrasse non-seulement la charité du citoyen envers le citoyen, mais encore la charité des nations envers les nations. Les nations sont les membres de cette grande famille qui habite la terre, c'est un devoir à celles qui sont plus éclairées et plus puissantes d'intervenir de toute l'influence de leur intelligence et de leur force pour faire avancer celles qui sont plus opprimées et plus faibles. Ce grand devoir religieux des peuples les uns envers les autres, l'Europe le sent déjà comme d'instinct, et toutes les sympathies généreuses en réclament l'exécution. L'humanité est un seul être, toutes ses parties sont animées de la même vie et se développent, quoique à des degrés différens, avec un même ensemble et une même simultanéité

de croissance, et c'est une des conditions de la puissance des progrès en un point, que de se communiquer et de s'étendre aux points environnans.

Lorsque la France, l'aînée des nations européennes, continuant noblement sa marche, exemple et modèle du réveil, acheva de dépouiller les langes qui enveloppent l'enfance, les nations, ses sœurs, fières et jalouses à la fois de son progrès et de sa gloire, la contemplant avec amour, unirent leurs voix pour l'honorer et la bénir; puis se jetant sur ses traces et comptant sur son appui, elles se parèrent de ses couleurs, invoquant ses souvenirs et son nom. Certes, aux yeux de notre religion, c'était un devoir, et un devoir sacré, que d'aider de son encouragement et de sa force, ces nations cherchant par ambition d'avenir à s'affranchir du passé. Notre Dieu flétrit les actes impies de César, et l'amélioration de l'humanité est sa seule volonté. C'était un devoir pour la France, et les voix n'ont pas manqué pour en demander l'accomplissement; mais la *non-intervention*, qui dans le catéchisme des peuples remplace l'égoïsme et la lâcheté, a seule répondu au cri de mort et de détresse de toutes ces nations étouffées dans leur lutte contre la puissance retardataire du passé. L'Espagne, encore meurtrie des atteintes que la France lui avait portées dans de déplorables instans de délire et de déraison, la voyant engagée et brillante d'espoir, l'Espagne abattue se tourna à moitié, les yeux tournés vers elle et retomba sous le poids de ses chaînes. La Belgique, animée encore à la vue de ses anciennes traces d'union et d'alliance, imita vivement son énergique vigueur, brisa ses fers, leva la tête, hésitant un instant comme si elle eût voulu se jeter dans ses bras; la France demeura froide! et la Belgique, triste victime, chancelle prête à tomber d'anarchie. L'Italie toute sanglante se débat sous les serres cruelles de l'Autriche, et, pour prix d'un jour d'enthousiasme, reçoit des fers mieux rivés, trompée jusque dans sa foi au principe de non-intervention. L'Allemagne, après quelques signes et quelques gestes épars, se tait découragée, et la Pologne placée comme gardienne entre l'Europe civilisée et le Nord barbare, la généreuse Pologne se soulève et lutte toute chétive contre la puissance grossière de la Russie toujours menaçante, et prête à intervenir à l'occident par l'envahissement et la conquête; elle lutte encore, ranimant sa dernière force pour tomber, comme ce gladiateur, avec la dignité de la noblesse et de la grandeur, et il semble que la France, prétextant l'éloignement, veuille laisser sous ses yeux, sans empêchement, l'assassinat s'accomplir jusqu'au bout. O France! c'est toi que Dieu a mis au devant des nations pour leur servir de mère et les guider à ta suite en cette vaste carrière où sa main te conduit; cette glorieuse couronne que Rome porta si long-temps est aujourd'hui sur ta tête, et c'est vers toi que les peuples dans leur abandon et leurs souffrances tournent maintenant leurs regards; sois digne du caractère sacré dont t'a revêtu la Providence, sois généreuse et forte! Rome, maîtresse de l'empire catholique, n'avait pas besoin du secours des armes pour imposer sa volonté civilisatrice, l'intervention de sa parole toute puissante suffisait pour arrêter les guerres impies et renverser de leurs trônes les rois tyranniques et criminels: élève donc aussi ta voix au milieu de ce tumulte européen, et commande aux rois; les peuples t'entourent, prêts à exécuter les ordres que tu dicteras pour soutenir la marche des nations et le progrès de l'humanité.

C'est ainsi que la morale Saint Simonienne, douée d'une prodigieuse fécondité et destinée par sa grandeur et son universalité à régner un jour sur le monde pacifié et harmonieusement constitué, étend dès aujourd'hui ses développemens à tous les besoins des sociétés humaines; enseigne, au milieu du tumulte et de l'incertitude, quelle est la route qui mène à l'avenir, et, pleine de calme et de sérénité dans ce chaos et ce désordre où tous sont jetés, indique quelle est la marche qui permettra aux membres confusément dispersés de la grande famille, de se rallier et de s'associer chaque jour de mieux en mieux; guidant les hommes dans les rapports particuliers de la morale individuelle, dans les rapports publics de la morale politique, dans les rapports sociaux de la morale des nations, elle pénètre si profondément dans les sentimens intimes propres à cette époque de la vie de l'humanité, qu'il n'est pas un homme généreux qui ne se joigne à nous pour appuyer de sa voix ce que nous demandons aujourd'hui:

Des lois dans l'intérêt des classes LABORIEUSES *et non plus dans l'intérêt des classes* OISIVES;

Une active INTERVENTION *dans l'intérêt de* L'ASSOCIATION UNIVERSELLE *de tous les peuples et non plus une lâche neutralité dans l'intérêt des dynasties féodales.*

Si tant de gens balancent encore et hésitent avant de se ranger autour de la bannière que nous déployons aux yeux de tous, c'est que trop voisins du catholicisme ou de la philosophie du dix-huitième siècle, ils tressaillent et bondissent au mot seul de *religion nouvelle*, et que n'ayant pas encore assez long-temps médité sur l'avenir qu'il est possible de concevoir à l'humanité à la suite des immenses progrès qu'elle a déjà accomplis, ils n'osent s'abandonner sans réserve à l'entraînant enthousiasme de l'éclatante destination que nous venons annoncer.

Pour nous, entraînés loin de cette ville par la nécessité que nous impose la tâche importante que nous avons entreprise, voués à la propagation de cette grande religion qui est notre vie, et soumis à la règle du temps, nous terminerons ici le cours de ces assemblées religieuses; et continuant la marche de notre mission apostolique, nous irons porter dans les départemens méridionaux le tribut de nos paroles.

Nous partons, heureux d'avoir laissé dans le sein d'un grand nombre d'entre vous une semence de vérité qui, à leur insu peut-être et par sa seule force de vie, s'y développera peu à peu, poussant des racines nombreuses, imprégnant de ses parfums nouveaux l'atmosphère qu'ils respirent, et les animant de conceptions morales et politiques toutes nouvelles; heureux d'avoir communiqué notre foi et notre conviction à quelques hommes généreux qui, succédant à nos travaux, continueront dans Lyon cette exposition dont nous ne pouvions faire que le prélude et l'ébauche. Nous partons, et avant de vous adresser notre dernier adieu, nous adjurons tous ceux qui ont senti qu'il y avait quelque chose de grand et de profond dans la morale que nous sommes venus enseigner, tous ceux qui éprouvent en eux quelque affliction et quelque dégoût de l'état précaire et déplorable où se trouvent aujourd'hui les sociétés, de songer à la marche progressive de l'humanité qui l'entraîne hors du présent, et de se demander si leurs sympathies leur révèlent un état plus beau que celui où tous les hommes seront *rétribués suivant leurs œuvres et attribués selon leur capacité, et où toutes les institutions auront pour but unique l'amélioration progressive de la classe la plus pauvre.*